

vous en abusez. Mais je vous prévins qu'il ne me plaît pas que cela continue, et comme vous écrasez deux êtres faibles, je me constitue leur défenseur.

Serge avait écouté cette violente sortie avec une dédaigneuse impassibilité. Quand Pierre eut terminé, il sourit, fit claquer ses doigts et se tournant vers le jeune homme.

— Mon cher, permettez-moi de vous dire, fit-il, que je vous trouve extrêmement plaisant. Vous venez, de votre autorité privée, mettre la main dans mes affaires. Ah ça ! mais, de quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît ? Etes-vous de la famille ? Etes-vous un parent, un allié ? A quel titre cette morale ? De quel droit ce sermon ?

Et Serge, s'asseyant avec nonchalance, se mit à rire de l'air le plus dégagé.

Pierre reprit gravement :

— J'étais le fiancé de Micheline quand elle vous a aimé : voilà mon titre ! Pouvant l'épouser, j'ai sacrifié mon amour au sien : voilà mon droit ! Et c'est au sein de mon avenir brisé et de mon bonheur perdu que je viens vous demander compte de son avenir, à elle, et de son bonheur ?

Serge s'était levé brusquement. Il y eut un instant de silence. Le prince, profondément ulcéré par ce que venait de lui dire Delarue, restait pensif, cherchant à reprendre son calme. Pierre, tremblant d'émotion et de colère, s'efforçait de dompter les violences qui l'entraînaient.

— Vous êtes bien animé, il me semble, dit en ricanant le prince. Dans votre revendication il y a plus que le cri d'une conscience irritée : il y a la plainte d'un cœur qui aime toujours !

— Et quand cela serait ? fit Pierre. Mon abnégation n'en aurait-elle pas plus de prix ! Oui, je l'aime ! s'écria le jeune homme avec une foi ardente, je l'aime pieusement, au fond de mon âme, comme une sainte, et je n'en souffrirais que davantage de la voir souffrir.

Le prince, irrité, fit un geste d'impatience :

— Oh ! ne faisons pas de déclamation lyrique ! dit-il ; soyons brefs et surtout clairs. Qu'est-ce que vous me voulez à la fin ? Expliquez-vous ! Car je ne crois pas que vous m'adressiez cette mercuriale uniquement pour m'apprendre que vous êtes amoureux de ma femme ?

Pierre dédaigna ce qu'il y avait d'injurieux dans la réponse du prince, et, se faisant calme à force de volonté :

— Je veux, puisque vous me le demandez, que vous oubliiez une minute d'égarement, un instant de conversation, et que vous me juriez sur l'honneur que vous ne reverrez jamais madame Cayrol.

La modération de Pierre froissa plus gravement Serge que sa colère ne l'avait ému. Le prince se sentit véritablement petit auprès de ce dévoué qui ne songeait qu'au bonheur de celle qu'il aimait sans espoir. Son irritation s'en accrût.

— Et je refusais de me prêter aux fantaisies que vous m'explimez si candideusement ? fit-il avec ironie.

— Alors, dit résolument Pierre, je me souviendrais qu'en renonçant à Micheline je lui ai promis d'être pour elle un frère, et si vous m'y contraignez, je prendrais sa défense...

— Vous me menacez, je crois ! s'écria Serge hors de lui.

— Non, je vous avertis.

— Assez ! cria le prince en se contenant à peine. Quelque service que vous m'avez rendu, désormais nous sommes quittes. Mais croyez-moi, ne vous entêtez pas dans votre résolution. Je ne suis pas de ceux qui cèdent à la violence. Eloignez-vous de mon chemin, ce sera prudent !

— Et vous, écoutez bien ceci ! Je ne suis pas de ceux qui désertent un devoir, quelque péril qu'il y ait à l'accomplir. Vous savez quel prix j'ai voulu mettre au bonheur de Micheline : je vous en rends responsable et je vous forcerai bien à le respecter.

Et laissant Serge muet de colère impuissante, Pierre regagna la terrasse. Sur la route, les grelots des voitures qui emmenaient Savinien, Herzog et sa fille, résonnaient dans le calme de la nuit étoilée. Dans la villa tout était silencieux.

Pierre respira avec délices. Ses yeux se levèrent instinctivement vers le ciel brillant, et, dans le lointain du firmament, l'étoile qu'il faisait sienne et qu'il avait si désespérément cherchée autrefois, quand il était malheureux lui apparut soudain. Elle était étincelante et comme ranimée. Pierre poussa un profond soupir et s'éloigna.

Le prince passa une partie de sa nuit au cercle. Il s'y montra nerveux à l'excès, et, après des alternatives de perte et de gain, il se retira, emportant à ses adversaires une très bonne soume. Il y avait longtemps que la veine ne lui avait été si favorable, et, en retournant à la villa, il pensait en souriant que le proverbe était singulièrement faux qui disait : Heureux au jeu, malheureux en amour. Il songeait à cette adorable Jeanne à qui il avait fait une confidence quelques heures auparavant. Et l'image de Cayrol, confiant, grave et béat, dans sa vanité d'homme sûr de son bonheur, venant devant ses yeux, le prince se mit à rire.

Pour Micheline pas une pensée ; il ne s'en préoccupait même pas. Elle avait été pour lui le marchepied qui permet d'atteindre à la fortune. Il savait qu'elle était douce ; il la croyait peu clairvoyante. Avec quelques tendresses et des égards il lui donnerait l'illusion de l'amour. Seule, madame Desvarenes le gênait dans les combinaisons. Elle était perspicace, la patronne, et plus d'une fois, d'un coup d'œil, il lui avait vu percer à jour des intrigues habilement ourdies. Et puis il fallait sérieusement se défier d'elle. Par moments il lui avait trouvé dans la voix et dans le regard une dureté inquiétante. Elle n'était pas femme à reculer devant un scandale. Ce serait pour elle une joie si profonde de pouvoir chasser de sa maison celui qu'elle haïssait de toutes les forces de son être !

Et malgré lui, Serge se rappelait, le soir de ses accordeilles avec Micheline, lorsqu'il avait dit à madame Desvarenes : " Pronez ma vie, elle est à vous ! ", de quel ton grave et presque menaçant elle lui avait répondu : " C'est bien, j'accepte ! " Ces paroles, maintenant, résonnaient à ses oreilles comme une sentence. Il se promit de jouer serré avec la patronne. Quant à Cayrol, il n'en devait même pas être question. Il avait été créé et mis au monde uniquement pour servir de jouet aux princes tels que Serge. Sa destinée était écrite sur son front, et il n'y pouvait échapper. Si ce n'eût été Panine, un autre se fût trouvé là à point pour lui rendre le même office. Et d'ailleurs cet ancien bouvier, ce paysan, ce cuisinier, pouvait-il avoir la prétention de se faire aimer d'une femme telle que Jeanne ? C'eût été désolant et injuste : il fallait que Cayrol fût désabusé.

Le prince trouva son valet de chambre qui l'attendait, endormi sur une banquette du vestibule. Il monta rapidement à sa chambre, se coucha comme l'aube rougissait le ciel, et dormit d'une traite, sans remords, sans rêves, jusqu'à midi. En descendant pour déjeuner, il trouva toute la famille rassemblée. Savinien était venu, repris d'une tendresse très vive pour sa tante Desvarenes, à laquelle il se permettait de soumettre une affaire colossale. Cette fois, disait-il, c'était la fortune. Il espérait, en réalité, tirer six mille francs à la patronne, qui, suivant sa coutume, ne pouvait manquer de lui acheter ce qu'il appelait son idée.

Le gommeux était rêveur : il préparait ses batteries. Micheline pâle, les yeux rougis par l'insomnie, était assise près de la galerie, regardant silencieusement la mer, sur laquelle passaient au loin, comme des vols d'alcyons, les voiles blanches des pêcheurs. Madame Desvarenes, sérieuse, donnait des instructions à Marséchal pour le courrier, tout en observant sa fille du coin de l'œil. L'attitude affaissée de Micheline l'inquiétait : elle flairait un mystère. Cependant le trouble de la jeune femme pouvait être la conséquence du grave entretien de la veille. Mais la sagacité de la patronne devinait un incident nouveau. Peut-être quelque scène entre Micheline et Serge à propos du jeu. Elle était aux aguets.

Cayrol et Jeanne étaient partis en promenade du côté de Menton.

En un instant le prince se rendit compte des dispositions de